

“Arlene Gottfried” L'insouciance d'une époque
à la Galerie Les Douches, Paris
du 9 janvier au 5 mars 2016

www.lesdoucheslagalerie.com



© Anne-Frédérique Fer, présentation de l'exposition avec Arlene Gottfried, le 8 janvier 2015.



Légendes de gauche à droite :

- 1/ **Arlene Gottfried**, *Isabel Croft Jumping Ropfe*, Brooklyn, New York 1972. Tirage gélatino-argentique vintage, signé par l'artiste. ©Arlene Gottfried / Courtesy Les Douches la Galerie.
- 2/ **Arlene Gottfried**, *Houndstooth Blanket on Coney Island Beach*, New York, 1976. Tirage gélatino-argentique vintage, signé par l'artiste. ©Arlene Gottfried / Courtesy Les Douches la Galerie.
- 3/ **Arlene Gottfried**, *Sid's Basketball Game*, Coney Island, New York, 1976. Tirage gélatino-argentique vintage, signé par l'artiste. ©Arlene Gottfried / Courtesy Les Douches la Galerie.



Commissaires d'exposition : Laurence Cornet et Françoise Morin

Décalé, tendre, libre, intime, joyeux, les qualificatifs ne manquent pas pour résumer ce portrait du New York des années 70-80. Une vie sans contrainte qui nous apparaît à des années lumière de notre quotidien. Ce vent de liberté d'expression avant l'épidémie du sida transparait dans cette fresque noir et blanc. Nous sommes très heureux d'exposer pour la première fois en France ce travail d'Arlene Gottfried à la galerie. Une grande dame de la photographie qui mérite d'être mieux connue.

Arlene Gottfried, dont le travail est encore mal connu en France, est avant tout new-yorkaise. Toute son oeuvre s'inscrit dans ce monde urbain très spécifique, qui a constamment nourri sa soif d'observation depuis l'enfance.

L'exposition organisée aux Douches présente - pour la première fois à Paris - une sélection de photographies de jeunesse, prises dans les années 70 et 80, lorsqu'elle sillonnait sans cesse Brooklyn à la recherche de lieux vivants, de tronches étonnantes, de scènes de rue insolites.

C'est une spontanéité détachée d'ambition qui dessine son parcours. Refusant de faire des études, elle a préféré prendre un emploi de bureau pendant la journée et apprendre la photographie en cours du soir. Car cette discipline allait lui permettre de passer son temps dehors, de s'immerger sans retenue dans le flot de ses contemporains.

Hors de la ville, elle capte des scènes fortes dans le grand rassemblement de Woodstock, où elle se rend, en août 1969, comme des dizaines de milliers de jeunes de sa génération, armée d'un nouvel appareil photo que son père lui a offert. Par la suite, elle multiplie les portraits à la plage et dans les clubs. Devenue photo-reporter professionnelle, elle a continué, au cours des quarante-cinq dernières années, à se régaler des scènes pittoresques de la vie newyorkaise, à laquelle elle a consacré plusieurs livres. « Ça m'a pris une vie pour considérer mon travail comme une oeuvre », observe-t-elle sobrement.

« Sometimes Overwhelming » documente le New York d'avant, quand le souffle de la disco et les prémices du R n' B faisait vibrer les murs du Xenon et que la communauté homosexuelle y dansait avec une théâtralité provocante qu'elle aimait prendre en photo - fourrures et maquillage dégoulinants, corps aguicheurs, costumes de plumes et de panthère, godes petits et grands, voire géants, rien n'était inapproprié si ce n'est le manque d'audace. La même insouciance régnait dans les rues, de Brooklyn à Soho en passant par Central Park et le Lower East Side.

Les extravagances de Riis Beach où les femmes montrent et cachent leurs seins à tour de rôle, les débuts du Big Apple Circus - où elle retourne chaque année, même s'il a perdu sa simplicité des premiers temps -, les clubs de Mid-Town (avant que la 42e rue ne devienne la cacophonie visuelle et commerciale d'aujourd'hui), toutes ces images sont aujourd'hui pour Arlene comme « un vers dans un couplet de chanson ». New York, qui était alors une ville au bord de la faillite, avait beau être dure, secouée par l'insécurité, défigurée par les immeubles effondrés, « c'était une époque étrangement plus facile, dit-elle, moins troublée, et surtout moins terne ».

Certaines de ces photographies précoces sont déjà iconiques, comme celle intitulée « Angel avec une femme à Brighton Beach », de 1976. Comme dans beaucoup des images d'Arlene Gottfried, du contraste assumé se dégage une harmonie ludique. Face à la quasi-nudité d'Angel, dont les bras fermement croisés font ressortir les muscles, la sexagénaire affiche une décontraction évidente, laissant poser son bras fleuri sur le dossier du banc. Ses lunettes sombres laissent deviner des yeux aussi perçants que ceux, noirs et fixés sur l'objectif, d'Angel. Leurs cheveux dessinent au-dessus de leur front une épaisse masse bouclée, crépue par l'air iodé. Ils sont poivre et sel à eux deux, antonymes improvisés comme le culturiste et l'orthodoxe d'une autre image, ou les baskets aux pieds d'une grand-mère. Leurs points communs inopinés sont autant de détails qui montrent qu'Arlene Gottfried ne juge pas ; elle se contente d'observer et de jouer avec des coïncidences visuelles.

Plus qu'un hommage nostalgique à une époque et à une ville si souvent fantasmée, cet ensemble d'images a des airs de cinéma. Un film dont les acteurs auraient été triés sur le carreau pour leur attitude inébranlable ou leur excentricité loufoque...

Laurence Cornet

Sometimes Overwhelming

Je détestais l'école, et quand j'ai passé mon bac, mes parents voulaient absolument que j'aille à la fac. Mais il n'était pas question de continuer à rester assise dans une salle de classe à me forcer à écouter ce qui se passe. Ma mère a épluché la brochure de l'université et m'a suggéré de choisir une matière artistique. En m'inscrivant, j'ai vu qu'ils proposaient un cours de photographie.

Un soir par semaine, je sortais de mon boulot de dactylo à Manhattan à 17 heures, je prenais la ligne A du métro pour High Street à Brooklyn, où avait lieu le cours, dans [France Fine Art](#). | 8 janvier 2016

étudiants étaient des garçons, j'ai dû me retenir de pleurer.

Après avoir un peu sympathisé, j'ai été invitée à l'anniversaire de l'un d'eux, un étudiant qui, quelques semaines auparavant, avait fait mon portrait, mais, bizarrement, en me demandant de me retourner pour me photographier de dos. Le soir de la fête, je lui ai demandé de me montrer la photo. Il a répondu qu'il n'avait pas de tirage mais que je pouvais regarder le négatif dans l'agrandisseur. En voyant la photo de mes cheveux longs coincés dans ma veste de fourrure rétro, j'ai compris pourquoi il m'avait demandé de me retourner. Ce fut un véritable déclic : je venais de comprendre que la photographie pouvait être une forme d'expression à part entière. J'ai commencé à m'y intéresser sérieusement et j'ai décidé de faire un diplôme de photographie en deux ans au « Fashion Institute of Technology ».

Après mon diplôme, j'ai été assistante pour de nombreux photographes dans des studios commerciaux et, pendant plusieurs années, photographe pour une agence de pub. Malgré cela, après le boulot ou le week-end, je passais le plus clair de mon temps à faire de la photo. Véritable New-Yorkaise, j'étais faite pour être tout le temps dehors. J'avais passé mon enfance à Brooklyn, et mes premières photos montraient la vie dans la rue. Je braquais mon objectif sur mes amis, ma famille et mes voisins dans ce quartier d'une grande diversité ethnique. Mes photos ont fini par devenir instinctives, je ne réfléchissais pas à ce que j'allais photographier ni pourquoi.

Aujourd'hui, il m'apparaît clairement que ces photos noir et blanc des années 1970 et 1980 témoignent d'un New York qui a disparu. C'était un univers assez rude, et je me plaisais à côtoyer des gens qui avaient quelque chose d'unique et d'excentrique. J'écumais les festivals, les fêtes de quartier et les défilés – journée des anciens combattants, Pâques, fête des Portoricains, Gay Pride, Saint-Patrick, et le défilé d'Halloween, qui avait un charme tout à fait particulier.

L'été, je retournais sur les plages de mon enfance, Coney Island et Brighton Beach. J'ai des souvenirs intacts de ces plages, j'y suis très attachée et j'y vais toujours. J'ai fait des photos à Bay One, la plage nudiste de Riis Beach – la seule de tout New York. Quand j'étais invitée dans des boîtes de nuit, je prenais mon appareil photo – le studio 54, GG's Barnum Room, Le Clique, Les Mouches, Paradise Garage et l'Empire Rollerdrome, où l'on dansait en patins à roulettes, tous ces endroits affichaient le glamour, l'insolence, l'exhibition sexuelle et ce vent de liberté d'expression qui caractérisaient le monde d'avant l'épidémie du sida. Mes photos s'apparentaient à des souvenirs : j'aimais collectionner les moments vécus avec les gens que je rencontrais dans les lieux que je visitais. Et si je repartais avec de superbes photos d'eux, c'était la cerise sur le gâteau. Quand le Radio City a été menacé de démolition, je me suis engagée aux côtés de ceux qui refusaient cette destruction et j'ai décidé d'immortaliser le dernier music hall de New York en photographiant les Rockettes. Au Roseland Ballroom, j'ai photographié les gens qui venaient régulièrement danser depuis les années 1940 et 1950.

Les photos de Sometimes Overwhelming montrent une époque et les gens qui l'ont vécue. La plupart savaient qu'ils étaient photographiés, mais je ne leur ai jamais demandé de poser – c'était une collaboration. Les personnes les plus âgées, dont beaucoup font partie de mes proches, ne faisaient pas du tout attention à moi, tandis que les enfants, eux, avaient recours à leur imagination. Quand je les regarde, je voyage dans le temps et je retourne dans ces endroits, je revois ces gens que j'ai eu le plaisir de croiser sur mon chemin.

Arlene Gottfried
